

LA SIXIEME SYMPHONIE DE MAHLER AU LINCOLN CENTER DE NEW-YORK

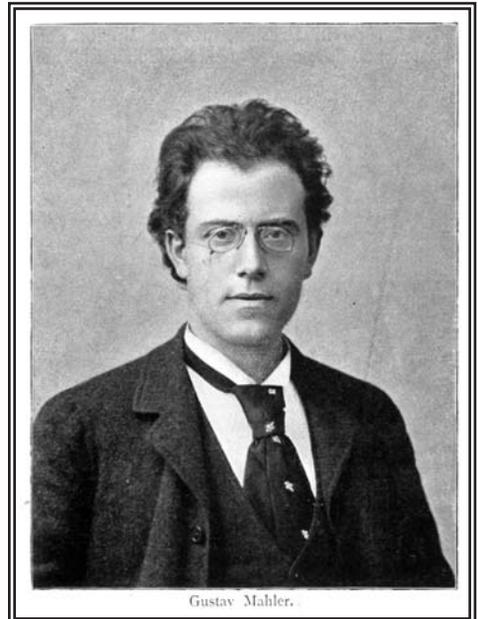
Je revenais de loin. Partie vivre en France dans les années soixante-dix, je me suis émerveillée de la vieille culture européenne omniprésente, puis je m'y suis habituée et, soudain, je me retrouvais à mon point de départ : New-York, jeune ville de quelques centaines d'années seulement.

Le Lincoln Center, siège du Metropolitan Opera, du New York City Ballet, de la prestigieuse Juilliard School et de l'orchestre philharmonique de New York a été construit dans les années soixante sur le site où fut tourné le film mythique "West Side Story". Comme beaucoup de New-yorkais à l'époque, je regrettais l'ancien opéra et – surtout – les concerts entendus au Carnegie Hall.* Mais New-York, l'une des plus anciennes villes du nouveau monde, se définit par le changement. C'est non seulement "la ville qui ne dort jamais" mais aussi la ville qui se transforme sans cesse. Chaque fois que j'y retourne, des immeubles ont disparu, d'autres se construisent, des populations nouvelles investissent des quartiers entiers (cette fois-ci c'était des Coréens, des Ouzbeks et des gens du Bangladesh) mais – et voilà le paradoxe – rien n'a changé pour autant !

Au Lincoln Center, malgré d'importants travaux d'intégration du site, rien n'avait vraiment changé. En montant les marches vers l'esplanade, j'ai été surprise de voir en lettres lumineuses sur les contremarches le mot "bienvenue" dans des langues connues et inconnues, puis, sur ces mêmes contremarches les noms de toutes les salles qui constituent ce

vaste centre culturel. Mais, arrivée sur la place, j'ai vu, comme dans le passé, des femmes habillées en robe du soir, côtoyant des touristes en jean et T-shirt, certains assis sur le bord de la fontaine se restaurant à l'américaine, c'est-à-dire, à toute heure et en tout lieu, avec, en toile de fond, les fresques de Chagall entrevues à travers la façade vitrée du Metropolitan Opera.

Avery Fisher Hall, notre destination de la soirée, peut accueillir plus de 2.500 personnes. On ne peut parler d'un lieu "légendaire" mais, miraculeusement, cette immense salle toute neuve et très fonctionnelle (équipée pour han-



Gustav Mahler.

dicapés moteurs et malentendants, avec même des programmes gratuits disponibles en grands caractères en braille) n'est pas froide et je ressentais même une certaine intimité. Lorsqu'Alan Gilbert**, le jeune Directeur musical et Chef d'orchestre, est monté sur scène, j'ai compris pourquoi. Malgré son choix d'une oeuvre peu connue et relativement ardue, on sentait ce public new-yorkais entièrement acquis à sa cause. Avant même que la musique ne commence, plus de 2.500 personnes sont devenues "une". Je regardais, fascinée, alors que ce jeune chef sautait sur le podium et, de quelques gestes légers et propres, coupait les amarres. Nous voilà partis pour un long voyage. Pas d'entracte. Aucune tolérance pour les retardataires recalés aux portes. Avec une discipline surprenante, l'assistance retenait son souffle, ne toussant que très discrètement et cela dans les pauses entre les quatre mouvements.

Et moi dans tout cela ? Située quelque part entre l'Europe où je réside depuis quarante ans et ce nouveau monde qui était mon premier monde, je voyais tantôt une salle traditionnelle et rassurante avec des lustres en cristal et des murs en bois ni trop clair ni trop foncé, tantôt un auditorium neuf et net. Avery Fisher Hall est à la fois l'un et l'autre. Avant l'arrivée du Chef, la masse des musiciens, -plus d'une centaine-, s'échauffait dans une joyeuse confusion de rythmes et de timbres. Sous la baguette de Gilbert, il n'y eut plus qu'un seul instrument frémissant d'une énergie contenue. J'avais préparé cette soirée en écoutant de nombreuses fois un enregistrement par l'orchestre symphonique de Chicago à tel point que j'avais peur d'être déçue par une interprétation inattendue. Mais non ! Tout sonnait juste, seulement, grâce à une acoustique véritablement exceptionnelle, tout se détachait mieux.

J'avais entendu dire que ce chef, comme beaucoup de jeunes, était un peu expéditif. Mais non. Ses tempi, un peu plus lents et appuyés que ceux de mon disque, permettaient de tout entendre, de tout sentir et savourer avant que cela ne passe. Pendant presque deux heures j'avais la gorge nouée ; ne reprenant mon souffle que lors de la résolution d'un long passage dissonant, ou dans le silence apaisant entre deux mouvements.

Au dernier mouvement, au dernier "coup du destin" (l'expression est de Mahler ; un instrument spécifique a été créé pour l'exécuter), le public s'est levé comme un seul homme pour acclamer son orchestre, son chef, sa chose. Puis, en un clin d'oeil, plus de 2.500 personnes ont été évacuées des lieux par des escalators ultrarapides. Le traditionnel et le fonctionnel. Le dernier n'annule pas le premier. Enfin, je me suis retrouvée dans la rue, émue et étonnée par cet étrange mariage du meilleur des deux mondes.

Amy LABORDE.

**Carnegie Hall a échappé à la démolition grâce à la pression d'un groupe mené par Isaac Stern, puis déclaré monument historique en 1964 et entièrement rénové entre 1983 et 1995.*

***Alan Gilbert est le premier Directeur musical de l'orchestre philharmonique de New-York, né à New York. Son père américain, et sa mère japonaise, sont tous deux musiciens. Malgré son jeune âge (il est né en 1967), Gilbert a dirigé de nombreux grands orchestres, tant aux Etats-Unis qu'en Europe, y compris ceux de Chicago, Saint-Louis, Boston, Cleveland, et l'orchestre philharmonique royal de Stockholm. Il occupe le poste de Directeur Musical de l'orchestre philharmonique de New-York depuis 2009.*